



CHANTAL  
DE RUDDER

UN VOILE  
SUR LE  
MONDE

Éditions de  
L'Observatoire



Un voile sur le monde



Chantal de Rudder

# Un voile sur le monde

ISBN : 979-10-329-0430-5  
Dépôt légal : 2021, janvier  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Élise, Angèle et Hanna.*





## Avant-propos

Ma grand-mère Zouieza était haute comme trois pommes, d'une intelligence remarquable bien qu'analphabète, parlait l'arabe dialectal, s'exprimait à l'occasion dans un français kitch agrémenté d'imparfaits du subjonctif et portait le voile quand elle sortait de chez elle. Elle se couvrait alors d'une large pièce d'étoffe en soie crème, à la trame légèrement froncée, qu'on appelle *sefseri* en Tunisie. Le sien était un peu plus court que celui de ses compatriotes musulmanes. Ma grand-mère qui portait le voile ainsi que la *takrita*, le foulard dit aujourd'hui « islamique », n'était pas musulmane mais juive.

Grâce à mon enfance tunisienne et à ma mémé, je sais que le voile dans lequel on enfouit les femmes n'était pas un monopole islamique, l'affirmation d'une identité religieuse spécifique mais une très ancienne coutume patriarcale qui fut largement partagée. « Le voile féminin, écrit l'historienne Carol Mann, appartient aux traditions de l'aire qui va du pourtour méditerranéen jusqu'aux confins de la Chine depuis l'Antiquité, remodelé au fil des civilisations régionales et leurs croyances. [...] Ce n'est qu'à partir du dernier quart du xx<sup>e</sup> siècle que cet élément de costume a été complètement redéfini

à travers l'islam politique, légitimé par une reconfiguration rigoriste du Coran<sup>1</sup>. »

Quand j'étais toute gamine, dans les années cinquante, on reconfigurait déjà le Coran sur ce sujet, mais en sens inverse ! La question du voile a toujours été centrale dans les sociétés musulmanes, agitée par le vent de l'Histoire qui ressemble en ce cas à une girouette. J'avais à peu près 6 ans quand je vis aux « actualités » du *Casino*, le grand cinéma de Bizerte, le président Bourguiba – affectueusement surnommé « Tarzan » par les Tunisiens – retirer de ses propres mains le *sefseri* des femmes venues le célébrer. « Le combattant suprême » n'édicte cependant pas une loi pour abolir le voile, pariant sur son « abandon progressif ». Il se contenta d'interdire dans les écoles ce qu'il qualifiait d'« épouvantable chiffon ». Et peu ou prou, il gagna son pari. Je vis le voile quasiment disparaître sous l'effet du Code du statut personnel (CSP) promulgué en 1956. Lequel proclamait « le principe d'égalité de l'homme et de la femme », mettait fin à la polygamie, au mariage précoce, au divorce unilatéralement masculin...

Bourguiba présenta sa révolution féministe comme « un retour à l'esprit authentiquement islamique, [...] au-dessus des divergences d'école, mais toujours conforme aux textes fondateurs de l'islam ». Hors le Coran, point de salut dans ce pays où l'islam est religion d'État. La popularité seule du héros de l'indépendance, aussi grande fût-elle, n'aurait pas suffi à faire accepter par les bigots et les conservateurs tunisiens ce prodigieux bond en avant. Il fit donc ce qu'on appellerait aujourd'hui

---

1. Carol Mann, *De la burqa afghane à la hijabista mondialisée*, L'Harmattan, 2017.

du « féminisme islamique ». À ses opposants, cheikhs signataires de virulentes pétitions et imams vouant sa réforme aux gémonies dans leur sermon du vendredi, il adressa un discours dans lequel il les challengea en exégète : « Je respecte cette religion pour laquelle j'ai tout fait, disait-il, ne serait-ce qu'en sauvant cette terre d'islam de l'humiliation coloniale. Par mes fonctions et mes responsabilités, je suis qualifié pour interpréter la loi religieuse ! »

J'ai vécu assez longtemps pour voir le vent de l'Histoire tourner encore et l'« épouvantable chiffon » – telle une muleta – être agité sur toute la planète ! Dans ma nouvelle patrie y compris, là où on ne l'avait jamais vu auparavant. À ceux qui ne le sauraient pas, la muleta est un leurre en tissu qui permet au matador de réaliser une série de passes et cache une épée.

La Révolution de jasmin eut lieu sans moi. Tant que j'ai été journaliste, je me suis interdit d'écrire sur la Tunisie, dont je possède toujours la nationalité. Je ne voulais pas risquer l'impossibilité de retourner dans mon pays de naissance si mes écrits déplaisaient en haut lieu. Et ils auraient déplu. En 2010, je n'exerçais plus comme reporter. C'est pourtant ce qui m'empêcha d'aller voir le premier des printemps arabes. D'autres obligations professionnelles maintenaient à Paris la scénariste que j'étais devenue. Aurais-je supporté d'être simple spectatrice de ce qui semblait un si grand chamboulement ?

J'ai suivi avec fièvre les quatre semaines de manifestations continues malgré la répression, la grève générale qui paralysa le pays et le Varenne du couple Ben Ali fuyant vers l'Arabie saoudite en janvier 2011. Je me suis accrochée aux chaînes d'information en continu, abîmé les yeux à lire mes confrères.

Quelques années passèrent encore avant que je puisse contempler *de visu* les bouleversements qui s'en suivirent. Je m'envolais pour Tunis en juillet 2015, quelques semaines après le sanglant attentat du musée du Bardo revendiqué par l'État islamique. L'avion et le pays étaient vides de touristes.

Par des amis, j'ai trouvé un bungalow dans le quartier des Thermes d'Antonin. La baie de Carthage est d'une telle beauté qu'on comprend presque la rage des Romains à la conquérir quelques siècles auparavant. Le magnifique secteur dans lequel j'allais résider abritait maisons luxueuses et résidences d'ambassadeurs. Il était maintenant gardé jour et nuit par des militaires en armes lourdes et donnait sur une plage privée.

Plage privée, plus vraiment. Les classes défavorisées y débarquaient en nombre des faubourgs de Tunis par le bus municipal. Le couffin débordant de victuailles, les familles longeaient à pied les allées aux splendides demeures pour se rendre vers le bord de mer en principe réservé aux seuls résidents. Au nez et à la barbe des militaires qui, à mon grand étonnement, ne mouf-taient pas. Les rives de la sublime baie ressemblaient à un dépotoir. Des bouteilles et des sacs en plastique, et même des couches, jonchaient le sable. J'étais loin d'être l'unique femme sur place mais j'étais la seule en maillot de bain. Les autres, toutes les autres, clapotaient dans l'eau entièrement habillées, un foulard sur la tête !

Je n'avais jamais vu ça en Tunisie auparavant. Les filles et les femmes du peuple s'autorisaient rarement la baignade, c'était mal vu de leurs pères, de leurs frères ou de leurs maris. Désormais elles allaient à la mer, y compris dans les endroits réservés à l'élite qui restait calfeutrée au bord de sa piscine, priant pour



la fête et aux plaisirs qu'à l'inquiétude. Comme j'insistais, il gara sa voiture en lisière de la ville et se livra à un drôle de jeu : compter le nombre de femmes voilées de noir qui passeraient devant nous sur le trottoir. Il y en eut huit sur dix ! Le hasard m'avait copieusement servi. L'homme était atterré. Pour contrecarrer cette mode sinistre, il imagina une campagne de promotion du *sefseri*, un retour aux origines. Mieux valait une bonne régression que ces « corbeaux » de funestes auspices qui défiguraient son horizon. Cette tradition inventée, frauduleuse dans ses prétentions à l'authenticité, il ne nia plus son existence mais décida que le mieux était de penser à autre chose. Il m'invita à déjeuner au Sport nautique, le meilleur restaurant de poisson de la ville.

De retour à Paris, je ne pus que constater l'amplification incessante des voiles dans les rues de France. Malgré les attentats islamistes qui se suivaient en cascade. Pis encore, peut-être à cause d'eux, je ne savais pas dire... Comment, pourquoi en était-on arrivé là ?

Ce qui me décida réellement à reprendre mon bâton de journaliste pour arpenter les chemins du monde et tenter de retracer la genèse d'un phénomène planétaire, d'Orient en Occident, c'est la remarque d'une petite fille de 7 ans alors. Ma petite-fille. L'arrière-arrière-petite-fille de Zouieza. Un jour que je voulais la gâter dans un magasin de jouets où nous avons nos habitudes, je freinai net à l'entrée. La nouvelle vendeuse portait le hijab ! Et devant ma grimace, la mignonne me fit la morale : « Elle a le droit, c'est sa religion, elle est obligée ! »

Pour elle comme pour moi, il me fallait mettre la triomphale résurgence du voilement à plat. Je pensais pourtant en avoir fini avec le grand reportage.

À Belgrade, pendant la chute de Milosevic, j'avais pris la décision d'arrêter le journalisme après plus de deux décennies de bons et loyaux services. C'était un jour particulier, rarissime dans la vie d'une envoyée spéciale, une énergie positive montait des trottoirs, tout le monde semblait savoir où était le bien et y aspirait. Depuis Tiananmen – avant la répression –, je n'avais plus vécu de moment magique comme celui-là. Je décidai donc de tirer ma révérence sur cette enthousiasmante impression. C'était l'an 2000, j'allais avoir 50 ans, mon départ me parut une évidence. Mon retour actuel à mes amours journalistiques aussi ! Encore que ce livre n'est pas tout à fait du journalisme ; ni le temps de recherche et d'écriture, ni le nombre de références, ni la longueur du texte ne me furent imposés. J'ai pu travailler en profondeur comme jamais.

Vade-mecum pour ceux qui vont me lire : j'ai volontairement composé ce livre comme une série TV. Chaque chapitre peut se lire et se comprendre séparément, comme un épisode « bouclé ». Mais lus dans l'ordre, j'espère qu'ils donneront accès à la genèse d'un phénomène bien plus signifiant que la simple histoire d'un vêtement.





## Iran : le voile révolutionnaire

La République islamique est rarement accueillante avec les journalistes occidentaux. Mais le reniement de Trump de l'accord international sur le nucléaire iranien, l'obligation à laquelle il contraint ses alliés de le suivre dans sa politique de sanctions économiques et diplomatiques contre l'Iran ne pouvaient que compliquer mes démarches. En vue d'obtenir le précieux visa, je sollicitais tous les appuis dont je pensais disposer. Au téléphone avec Téhéran, les voix se faisaient évasives, tentaient de lisser notre conversation jusqu'à la rendre anodine. Les écoutes me semblèrent plus redoutées qu'à l'ordinaire. La plupart de mes interlocuteurs se déroberent à ma demande. « Aujourd'hui, les Iraniens craignent d'être pris pour des traîtres s'ils fréquentent des étrangers, d'être considérés comme des agents à la solde de la CIA », m'expliqua une amie iranienne une fois en visite à Paris. Elle était outrée de ne plus avoir accès à son compte bancaire français. Cette situation injuste faisait naître en elle une forme de nationalisme dont je l'aurais crue incapable. Elle ne portait pas les mollahs dans son cœur. Mais elle n'oubliait pas la solitude des Iraniens après les élections truquées de 2009, quand ils étaient descendus en masse dans la rue un an durant. L'international les avait abandonnés à la répression féroce du régime.

Malgré l'ambiance plombée, je reçus au bout de plusieurs semaines ce mail du service consulaire iranien qui me rendit espoir :

Suite à la demande de visa que vous avez envoyée au service de presse, votre dossier a été envoyé pour une étude par l'administration en charge des visas médiatiques (reportage officiel, ou tourisme simple).

Comme à la coutume, ce service a fixé un entretien avec le conseiller de presse au 4, avenue d'Iéna, 75016 Paris.

Sujet : connaissance et idée générale sur l'objectif du voyage.

Le jour dit, à l'heure dite, je suis devant l'hôtel particulier Napoléon III qui abrite l'ambassade. Sur la façade, les effigies de quelques Persans célèbres, dont le grand médecin Avicenne. Passé les différentes étapes de la sécurité, je me retrouve seule dans un bureau immense donnant sur un jardin. Au mur, les portraits de différents dignitaires religieux, anciens et contemporains, dont évidemment Khomeiny. Il y a quelque chose de triste dans ce beau bâtiment dénudé. Un peu comme si on avait confié Versailles à des Allemands de l'Est.

Entre un petit monsieur rond comme une boule de pétanque, la chemise boutonnée jusqu'au menton. Il se montre à la fois volubile et extrêmement méfiant. Après les questions sur le contenu du livre que je projette d'écrire, le conseiller d'ambassade s'attarde sur ma personne. Son ton devient miel quand je lui dis que je suis mère et grand-mère. « La mère, tout pour moi, s'enthousiasme-t-il dans son français cassé. Les femmes sont le Dieu ! Quel âge, votre petite-fille ? » Je lui dis qu'elle a 8 ans et demi. « Elle est mariée ? » me demande-t-il. Je sais qu'elle a l'âge légal du mariage des filles en Iran, mais je n'arrive pas à croire sa question

sérieuse. Je me contente de lui répondre qu'elle va à l'école primaire. Il enchaîne sur les violences faites aux femmes en France. L'air scandalisé, il m'informe du nombre accablant des féminicides chez nous. Je me demande s'il n'est pas en train de se payer ma tête et de renvoyer la bien-pensance féministe occidentale à ses propres turpitudes...

Le petit monsieur me raconte alors sa dernière promenade sur les Champs-Élysées. Sa moue se fait méprisante : « Que des Saoudiennes. On se croirait en Arabie, c'est plus la France ! » Traduction : le royaume saoudien, l'autre pays islamiste, rival exécré au Moyen-Orient, pas même une république dans laquelle les citoyens votent, où les femmes viennent à peine de décrocher la permission de conduire, semble poser moins de problèmes aux Occidentaux qui le fournissent en armes et achètent son pétrole... Je me retiens de lui dire que l'Arabie saoudite vient de me consentir – par miracle et par piston – un visa pour une visite de travail. L'agressivité entre ces deux champions de l'ultra-islam est telle qu'un voyage chez l'un exclut un visa chez l'autre. J'ai dû demander un deuxième passeport pour rendre ces démarches possibles, pour cause de « destinations incompatibles ».

Mon hôte termine notre entretien en apothéose : « Vous êtes une amie de Farah Diba<sup>1</sup> ? » La question est absurde. Je quitte le conseiller avec l'impression qu'il ne s'est pas donné la peine de jeter un œil sur le dossier à rallonge exigé par son administration – dossier que j'ai dûment envoyé, et même à deux reprises parce qu'il avait été perdu. Pas plus qu'il ne se donnera la peine de me signifier son refus. Chez les Persans,

---

1. Ancienne impératrice d'Iran, qui vit à Paris.

paraît-il, qui ne dit mot ne consent pas. Le silence équivaut à un non.

« Comment peut-on être persan ? » Cette phrase ironique de Montesquieu, je la prends au premier degré à chacun de mes rapports avec l'administration iranienne. Après l'élection triomphale de Mohammad Khatami en 1996 et l'ouverture relative du pays grâce à ce mollah réformiste, nous étions tout un groupe de journalistes du *Nouvel Observateur* à venir explorer Téhéran l'année suivant la présidentielle. Une fois sur place, on me demanda des photos d'identité pour me délivrer une carte d'accréditation. En fournissant deux banals photomaton, je faillis déclencher une crise cardiaque chez le chargé des relations avec la presse. Il était tout rouge, choqué comme si je lui avais refilé ma photo à poil ! Je courus chez le photographe me faire tirer un portrait « hallal ».

Ainsi, peu importait à l'administration iranienne d'être capable de m'identifier. L'important, même pour un papier dit « d'identité », était que je me conforme aux règles de « décence » imposées au sexe féminin, à ce fameux tchador inscrit dans la loi depuis 1979. L'Iran est le premier pays au monde – et reste quasiment le seul avec l'Arabie saoudite et Gaza qui lui ont emboîté le pas – à faire du voile une obligation légale. Le voile, ailleurs, c'est du coutumier, du traditionnel, depuis peu une forme de militantisme, une sorte de drapeau pour affirmer son islamité. Ici, c'est du juridique. Le hijab est partie intégrante de l'État de droit républicain iranien. Et cela ne souffre aucun accommodement. Peu importe vos croyances.

Quand la France se mêle de légiférer sur l'interdiction de dissimuler le visage – et seulement le visage – dans l'espace public ou sur la proscription des signes



## Table

Avant-propos .....	9
1. Iran : le voile révolutionnaire .....	17
2. Arabie saoudite : le sixième pilier.....	57
3. Belgique : la clé.....	107
4. Bosnie : musulmane ou Musulmane ?.....	139
5. Danemark : blasphème et voile, couple infernale.....	177
6. Grande-Bretagne : hijab attitude.....	215
7. États-Unis : les bigots de la race.....	245
8. Décoloniaux : le voile de la rancune .....	261